revue de récits graphiques

#### L'idée était plaisante, l'aventure risquée

Il y a juste cinq ans, en mai, dans un bistrot de la rue du Page, à Ixelles, nous étions quatre à décider de nous lancer dans l'aventure de **64\_page**. Nous estimions qu'il manquait un maillon entre les écoles d'arts et l'accès à la vie professionnelle. Une zone d'incertitudes où de nombreux jeunes auteurs s'égaraient et trop souvent se perdaient, finissant par renoncer. Début septembre 2014, le premier **64\_page** égayait le stand de notre éditeur, **Robert Nahum**. C'était à la **Fête bruxelloise de la BD**.

En cinq ans, nous avons proposé une première publication à une centaine de jeunes auteurs et autrices qui souhaitent se lancer dans la BD ou l'illustration de livres jeunesse. Parmi eux, une bonne douzaine a publié un premier album, parfois déjà un second, souvent remarqué voire primé. Nous reviendrons, plus longuement, sur ces succès dans notre numéro #16 qui paraîtra à la Fête de la BD les 13, 14 et 15 septembre prochains. Nous y fêterons joyeusement nos cinq ansavec une exposition à la librairie-galerie **Brüsel**!

Dans cette revue #15, outre six nouveaux jeunes auteurs talentueux et prometteurs, nous réfléchissons longuement sur les démarches de trois créateurs exceptionnels: l'illustratrice du quotidien Anne Brouillard, le jongleur des couleurs Lorenzo Mattotti et, avec George Herriman et son Krazy Kat, nous interrogeons la poésie et la démocratie.

**Offert:** retrouvez, à la fin de cette revue, un ex libris de Marc Sleen.

Et, dans une série d'articles courts, nous découvrirons comment **Jean Doisy** a fait passer la guerre 1940-1945 au journal de **Spirou**, nous résisterons avec les habitants du Quartier Léopold à Bruxelles et partagerons les choix de **Désirée et Alain Frappier...** 

L'aventure continue, de plus en plus passionnante...

www.64page.com

#### **MASTER CLASS**

Anne Brouillard & Xan Harotin

30/04/19 de 17 h > 19 h 30 entrée libre

Académie des Beaux-Arts de Bruxelles 144, rue du Midi. 1000 Bruxelles.

#### Ouentin HEROGUER









http://quentinheroguer.com/

#### Les grands auteurs de demain sont déjà aujourd'hui dans 64 page

#### Louis Cornélis | 46

Fils d'une mère artiste sculpteur, je suis né en Belgique. Petit, je passais du temps dans son atelier à modeler toutes sortes de choses. L'activité de ma



mère m'a permis de développer une sensibilité artistique. Après une année riche en expériences en Argentine, je me suis inscrit à l'Académie des Beaux-Arts de Tournai. Je suis actuellement en 3° bachelier en Bande dessinée.

#### Argentine

À présent, mon année en Argentine m'apparaît comme un rêve, tout paraît très loin. Les contacts que je garde avec ma famille et mes amis argentins s'estompent. Je les aime tout autant qu'avant, mais nous évoluons dans des univers totalement différents. Y repenser me rend nostalgique et me donne envie d'y retourner.

#### Francesca De Blasi | 18

Jeune Italienne arrivée en Belgique pour faire de la bande dessinée. La suite au prochain numéro.



#### Le crumble

Qu'est-ce que c'est une séparation? Parfois c'est

rage, tristesse; parfois sens de liberté. Des fois, c'est la constatation qu'une affinité est toujours présente, mais qu'elle n'est plus suffisante pour lier deux individus. Une constatation amère, mais qui peut devenir synonyme de nouveauté. Instagram: @\_adharan



Je suis actuellement en master BD à Saint-Luc Bruxelles, originaire de Paris, d'un père Grec. J'ai découvert la risographie lors de mes six mois d'Erasmus à l'Escola



Massana de Barcelone: cette technique m'a permis de découvrir une nouvelle manière d'envisager l'image.

Je suis également un grand fan de la gouache, technique que j'utilise depuis quatre ans déjà.

#### Juste le temps d'une vie

Ce projet est une courte BD réalisée en trichromie en risographie. Juste le temps d'une vie mêle de tendres souvenirs avec le rude présent de la vie. Réalisée en montage alternatif, cette courte histoire relate du pouvoir des sentiments à travers les époques et même audelà de la mort.

#### Mario Lancini | 61

J'ai toujours eu une affinité pour le dessin et les différentes techniques d'expression, qui ont été présentes dans mon parcours de vie, mais un peu



mises au second plan pour un moment. J'ai repris en m'inscrivant il y a deux ans à l'atelier de bande dessinée et illustration de l'Académie de Châtelet

#### Poésie et Sarcasme

C'est avec une touche de poésie, un brin de sarcasme et beaucoup d'humour, que je lie la vie à la mort! Comme deux parties d'un tout que nous connaîtrons tous et toutes.

Là où beaucoup pensent qu'on est plus tranquille après, j'imagine de mon côté les soucis qui peuvent naître de cette condition particulière et rigolote.

Instagram: @ml\_skuletton

#### f. f Le Mercœur | 52

Né une chaude journée d'été. Lion. Aime imaginer des récits. Pour ce faire, utilise de l'encre, des crayons colorés, des outils digitaux. S'adonne à la pho-



tographie, expérimente le collage numérique à partir de monotypes imprimés. Fasciné par le cinéma, la philosophie et la comédie humaine. Réside à Liège actuellement.

#### J'en veux plus encore!

J'en veux plus encore! est une exclamation, comme un cri du ventre. D'une envie insatiable,

impossible à combler, quitte à mettre tout en péril. Quitte à être ridicule.

Les trois planches du même titre observent ce qui suit un tel cri. Elles moquent par l'absurde cette envie que possèdent certains d'avoir tout et toujours plus.

Jusqu'où iraient-ils? Et nous, avec eux? Site: www.fflemercoeur.tumblr.com

#### Lorenzo Mary | 4

Après des études aux beaux-arts en peinture, je m'oriente en bande dessinée, mon médium favori, au sein de l'ESA Saint-Luc à Bruxelles. J'aime dessi-



ner, tout dessiner, et retranscrire ce qui m'entoure dans des bandes dessinées en empruntant toutes les voies possibles.

#### La coccinella e la città

Réalisée dans le cadre de mon Erasmus aux Beaux-Arts de Bologne, la coccinella e la città présente le quotidien bien morne d'une coccinelle, et de sa vie au sein d'une grande ville dans les toilettes. Des toilettes au jardin, elle découvrira un monde de plus en plus grand.

#### Envie d'être publié(e) dans 64\_page?

Envoyez-nous une BD originale de 4 à 8 pages, un autoportrait graphique et un texte de présentation de 250 signes.

> 64page.revuebd@gmail.com Votre proposition sera examinée et nous reprendrons rapidement contact avec vous.

Ce projet est porté par des bénévoles passionnés. 64\_page vous présente aujourd'hui les grand.e.s auteur.e.s de demain!

#### Sorties de livres



#### Patrice Réglat-Vizzavona

#### Le passager

Fatigué de son ancienne vie, poussé par un besoin de solitude, Henri largue les amarres. Après des jours paisibles au large, le bateau aborde une île déserte. Il pense alors avoir atteint son but.

Mais rapidement, les choses se gâtent et, par chance, il parvient à rejoindre la civilisation.

À son retour dans le monde des hommes, quelque chose a changé. Il n'est plus le même.

Petit à petit, il réalise... Il n'était pas seul à bord... Il y avait un autre passager. Un thriller psychologique qui pousse un banal voyage en mer aux limites du fantastique, par un jeune auteur au dessin brillant et réaliste sublimé par un travail d'ambiance mê-

Le Passager – © Patrice Réglat-Vizzavona – Éditions WARUM – 160 pages – 22 €



lant gravure et lavis.

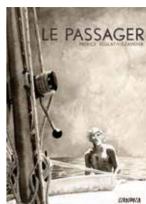
#### Me fais pas rire!

« — Hey! T'as vu? Y a un nouveau! — Gnark Gnark Gnark. On va rire! » Scène de moquerie ordinaire: gare à celui qui ne suivra pas la mode... même parmi les armures du musée! Après avoir pratiqué le détournement de comptine avec Meunier tu dors! et lancé l'imagination à l'assaut du plus didactique des genres destinés à la petite enfance, le numéraire, avec Le Bout de la ligne, Mathilde Brosset se moque ici malicieusement des



moqueurs. Ses images, toujours joyeuses, accompagnent la surenchère... jusqu'à la chute.

*Me fais pas rire* − © Mathilde Brosset − Éditions du Poisson soluble.



### Lorenzo Mary : La coccinella e la città Instagram: @cloison. nasale

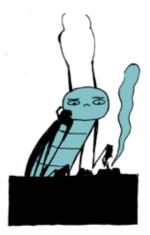












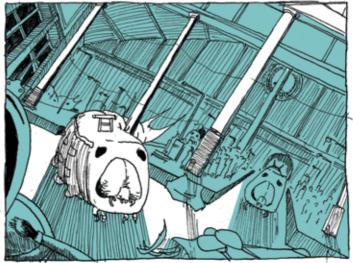






























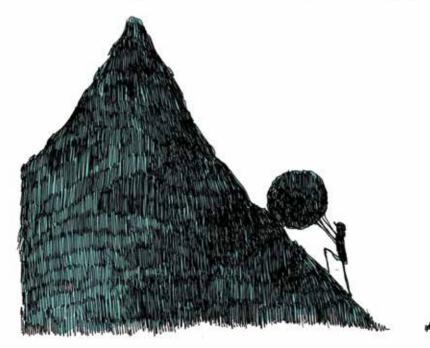




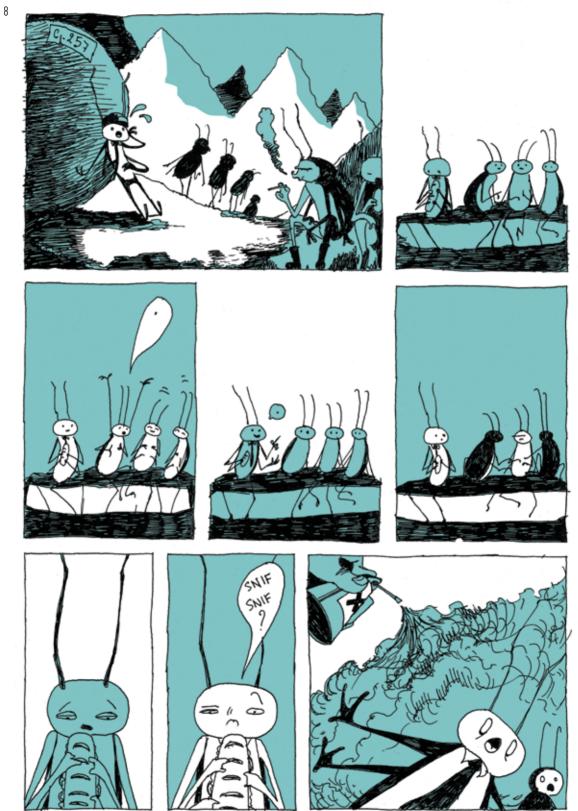




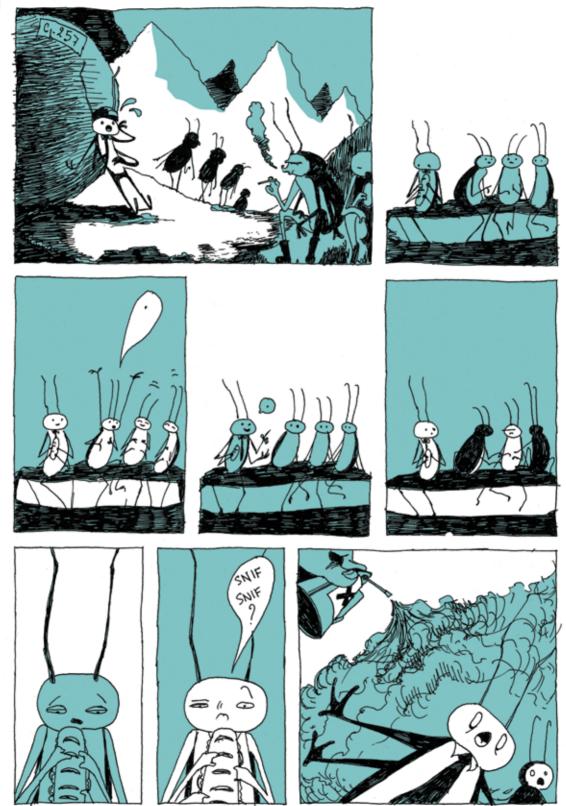
















## Anne Brouillard, aventurière du quotidien



Entre Namur et Dinant, Anne Brouillard, Voyage d'hiver, Esperluète, 2013



Elle arrive à pied bien entendu, confortablement chaussée, habillée relax, reconnaissable de loin à son goût pour les pulls marins rayés. À son œil pétillant aussi. Observateur, attentif, aguerri. Elle arrive à pied car elle a pris un tram ou un train. Anne Brouillard voyage en transports en commun. Toujours. Raison pour laquelle l'auteure-illustratrice belge a généralement un sac sur le dos. Dedans, une foule de trésors. Ses socles. Ses indispensables. Presque ses doudous. En vrac : ses lunettes, nécessaires depuis dix ans pour dessiner, un petit sac avec des feutres, un étui avec des crayons de couleur, parfois une boîte d'aquarelles et un petit pot d'eau. Et surtout un carnet. Un parmi les centaines de carnets qu'elle a déjà remplis dans sa vie.

Toujours un carnet de croquis dans son sac.

Anne Brouillard est née à Louvain le 12 juillet 1967, d'un père belge qui travaillait dans un laboratoire à Heverlee et d'une mère suédoise. Elle a fait des études d'illustration à l'Institut Saint-Luc à Bruxelles, d'où elle sortie en 1989. Ensuite, elle a bougé, résidant aussi bien à Bruxelles que dans les Ardennes ou à Ostende, partant en vacances en Suède, pays d'eau et de mère, apparaissant dans les grands rassemblements consacrés aux livres pour enfants ou dans des cénacles plus restreints célébrant la littérature de jeunesse de qualité.

Trente ans après sa sortie de l'école, où on la remarque déjà, une riche bibliographie de livres illustrés l'accompagne, presque exclusivement en littérature de jeunesse. Ce formidable travail d'auteure-illustratrice se complète d'une œuvre moins connue de dessinatrice, parfois visible en galerie d'art. La discrète artiste a publié quarante-cinq titres à ce jour. Elle en a un qui est presque achevé et pourrait sortir à l'automne, le tome II de La Grande Forêt (L'École des Loisirs/ Pastel). Elle en projette deux autres, le tome III de La Grande Forêt et un nouveau voyage ferroviaire tout public « où on verra l'esprit du paysage mais pas le paysage », comme l'était Voyage d'hiver (Esperluète), entre Ostende et Bruxelles cette fois. Mais elle ignore si un autre livre ne viendra pas s'intercaler. « Certains projets mûrissent pendant des années. J'en ai tout

un stock dont un avec des éléphants. Un dessin animé aussi, dont je parle depuis vingt ans! » Tous ses livres sont apparus sous une forme ou une autre dans ces fameux carnets qui voyagent avec elle. « J'en ai plein », explique-telle. « Certains sont à destination de carnet tout simplement. D'autres me servent comme cahiers de recherches sur quelque chose. J'y note tout, impressions sur le vif, projets d'atelier, dessins comme ça. Je me rappelle bien dans lequel j'ai mis quelque chose. Et parfois j'ai envie de revoir ce que j'avais noté. » Étrangement, elle n'en remplit iamais les dernières pages. Elle pense savoir pourquoi: « Souvent, je les prends avec moi et ie me dis que les pages restantes ne vont peutêtre pas me suffire alors j'en prends un autre. » Les carnets Moleskine aux « nombreuses pages fines » lui permettent d'y poser plein de choses, en mots et/ou en dessins, « des doubles pages, des dessins, des recherches pour une couverture, des notes manuscrites, pas toujours très drôles, des réflexions, des choses vues ou pensées, des listes de courses, des notes d'allemand, les noms des enfants d'une classe, les pieds des gens, une maison à faire en grand, des projets de livres... ».

Quand Anne Brouillard sort de l'école, en 1989. le paysage éditorial belge n'est pas celui d'aujourd'hui. C'est Marie Wabbes, infatigable découvreuse de nouveaux talents et auteure-illustratrice elle-même (plus de 200 albums ieunesse publiés en un demi-siècle), qui lui trouve sa première maison d'édition, Dessain pour la Belgique, en coédition avec Le Sorbier pour le reste du monde. Trois chats paraît en 1990, album muet qui joue sur les images et annonce la vague graphique de la nouvelle venue. Le Sourire du loup (Épigones, 1992) recevra une Pomme d'Or à la Biennale d'illustration de Bratislava 1993 et une mention à la Foire du livre de jeunesse de Bologne la même année. Ensuite, Anne Brouillard publiera son travail chez tous les éditeurs francophones, mais principalement au Sorbier jusqu'en 1999 et au Seuil Jeunesse de 2004 à 2012 Chez Pastel et aux Éditions des Éléphants ensuite. Plein d'albums, en solo ou avec un(e) auteur(e). En fils rouges, la nature et la place que s'y octroie l'être humain, la poésie et l'imagination. Avec Anne, le quotidien devient une aventure. Elle scrute comme personne la maison, ses occupants, ses ombres et ses lumières, sans oublier la nature avoisinante, les forêts et les lacs, les jardins et les lieux publics, gares ou autres. Elle débusque tout ce qui est sujet à histoire, faune, flore et humains. À voir son travail, on pense au terme de peintre. qui n'est pas celui qu'elle préfère. « Je me définis comme illustratrice, comme dessinatrice ». réfléchit-elle. « Je fais des bouquins ou des dessins isolés, avec un côté littéraire, comme si les dessins remplacaient les mots. Illustratrice me convient bien car cela forme un tout, cela parle d'images liées à la littérature. Mais les gens disent quand même ce qu'ils veulent », sourit-elle.

Son travail en atteste, le quotidien est le moteur des aventures qu'elle déroule, et l'imagination son carburant. Un événement, un visiteur, un bout de nature, donnent lieu à de superbes images et à un livre limpide. Sa magie est celle de l'imaginaire. La vie courante se mue alors en un formidable terrain d'aventures. On joue avec les souris qui se cachent dans une maison (La vieille dame et les souris. Seuil Jeunesse). On suit les foulques qui baguenaudent dans l'étang (La famille foulque, Seuil Jeunesse), l'oie qui rivalise avec un pêcheur (Le pêcheur et l'oie, Seuil Jeunesse). La tombée du soir, vécue depuis une cabane dans un arbre, devient une véritable aventure pour l'enfant, entre petites peurs et grandes réassurances, aventure à laquelle est convié le chat (Les aventuriers du soir, Éditions des Éléphants). La sieste d'un bébé pendant que sa grand-mère lui prépare un goûter est épique (Petit somme, Seuil Jeunesse).

Anne Brouillard convoque sans cesse des éléments familiers des enfants, chiens, chats, oiseaux, maisons, parcs et jardins, mers et lacs, gares ou wagons ferroviaires. Ce quotidien devient le terreau d'histoires pleines de magie car pleines de rêves éveillés.





Entre réalité et rêve, La grande forêt, Anne Brouillard, L'école des loisirs/Pastel, 2016.



Aventure au bout du jardin, Les aventuriers du soir, Anne Brouillard, Les Éditions des Éléphants, 2015.

Ses textes ne disent cependant pas tout. Musicaux, ils complètent ce que voient les yeux. Les sujets, simples en général, sont transfigurés par sa vision d'artiste, par l'atmosphère qu'elle leur confère. Suivre un chat est une équipée, examiner un intérieur une autre, s'aventurer dans la nature encore une. Rien que du palpitant sous une apparente tranquillité. Et des illustrations d'une merveilleuse beauté plastique. Un tel résultat demande bien des préparatifs. « On ne peut jamais savoir avec le dessin ce qui prend du temps, ce qui bloque, ce qui se débloque », confesse l'illustratrice. « Je recommence toujours beaucoup. J'ai besoin de bafouiller, de recommencer. Je fais beaucoup de brouillons, de dessins ratés. Je fais comme si cela allait être bon en sachant que non. Je prévois toujours plusieurs feuilles d'avance quand je dessine. J'opère un aller-retour entre ce que ie veux obtenir et ce qui est là. Je réaiuste constamment. Même un accident, comme un pot d'encre renversé, peut être intéressant. Quand je dessine, je suis hors du temps. »

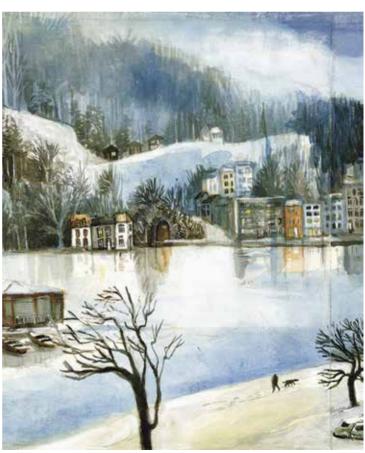
Anne Brouillard n'a pas peur de se risquer en terres inconnues. Comme avec ce Voyage d'hiver (Esperluète éditions) destiné aussi au public des adultes. Il s'agit d'une longue fresque d'une pièce (quatorze mètres pour la toile originale, visible dans une machine équipée de deux manivelles), présentée dans un accordéon au format d'un livre de poche, muette. On y suit la vue obtenue probablement au long d'une ligne de chemin de fer, entre Namur et Dinant. Défilent de page en page des rails, des wagons à l'arrêt, des gens, plus loin des maisons, des arbres, un décor qui se fond dans la brume froide... « Tout pourrait être vrai, sourit-elle, mais tout est imaginé! » Le petit monde de l'artiste.

Anne Brouillard a longtemps été considérée comme la chantre de la peinture à l'œuf. Comprenez des pigments mélangés à du jaune d'œuf. « C'est une technique que j'utilise beaucoup, confirme-t-elle, et avec laquelle j'ai fait beaucoup de bouquins. Je l'ai maîtrisée et affinée selon mes goûts. Elle me permet de travailler la lumière et de travailler longtemps. Elle donne plus de matière que l'aquarelle. » Aujourd'hui, elle s'en éloigne un peu. « Maintenant, j'utilise l'encre et les crayons de couleur. Le choix du papier est aussi très important. J'aime un papier sans grain, un papier aquarelle léger. C'est une question de sensua-

lité. Je n'aime plus ceux que j'employais pour la peinture à l'œuf. Je pose l'encre à la plume et au pinceau, ensuite je passe aux crayons de couleur. J'utilise de l'encre en bouteille qui donne plus de brillant et de l'encre en bâtons dont le rendu est différent sur la feuille, que je pose en couches successives. »

Sa palette de couleurs a aussi évolué: « Je n'utilise plus aujourd'hui certains verts dont je me suis beaucoup servie. Mais peut-être les reprendrai-je dans trois ans? J'ai commencé avec des pigments bon marché, j'ai pris des plus chers ensuite. Là, par contre, il m'est impossible de revenir en arrière. »

#### Illustratrice, avec des dessins qui remplacent les mots.



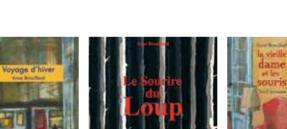
Anne Brouillard, Voyage d'hiver, Esperluète, 2013.

#### Choisir ses papiers, ses encres, ses pigments.

Ainsi, son avant-dernier album en date. Les aventuriers du soir, est un mélange d'aquarelle et de peinture à l'œuf. Les fonds sont en peinture, les détails à l'avant-plan à la plume. Mais celui qui marque une vraie évolution dans son travail est sa dernière publication en date, le magnifique album pour enfants, La Grande Forêt, sous-titré Le pays des Chintiens (L'École des Loisirs, Pastel). Une merveille qui scelle une nouvelle étape dans le parcours de l'artiste, lauréate en 2015 du Grand Prix triennal de littérature de jeunesse de la Fédération Wallonie-Bruxelles. « Cet album est très important pour moi, reconnaît-elle. J'y ai mis plein de choses de moi. Il est à la fois un aboutissement et le début de quelque chose. Je concrétise sous la forme d'un livre ce qu'on fait enfant, rendre palpable ce qui n'existe pas, mais pourrait exister.

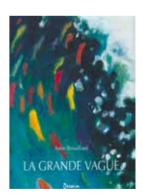
Le dessin me sert à ca. » Ce premier tome d'une possible trilogie développe en huit chapitres une aventure palpitante, remarquablement construite, centrée sur le chien noir Killiok. Il se trouve au cœur d'une grande forêt, entre rêve et réalité. Aventure et poésie, suspense et fausses pistes, promenades, pique-niques et goûters, disparitions et retrouvailles, amitiés et épreuves, rencontres et découvertes, on rencontre tout cela et le reste dans les différents épisodes. Pleines pages, vignettes et planches BD s'enchaînent subtilement, composant un ensemble aux illustrations particulièrement somptueuses.

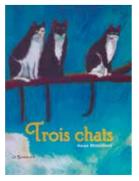
Avec Anne Brouillard à la barre, on n'est pas au bout de nos aventures en littérature.

















Vignettes, pleines pages et planches BD s'enchaînent dans La grande forêt, Anne Brouillard, L'école des loisirs/Pastel, 2016.

#### Francesca De Blasi : Le crumble

Instagram : @\_adharan





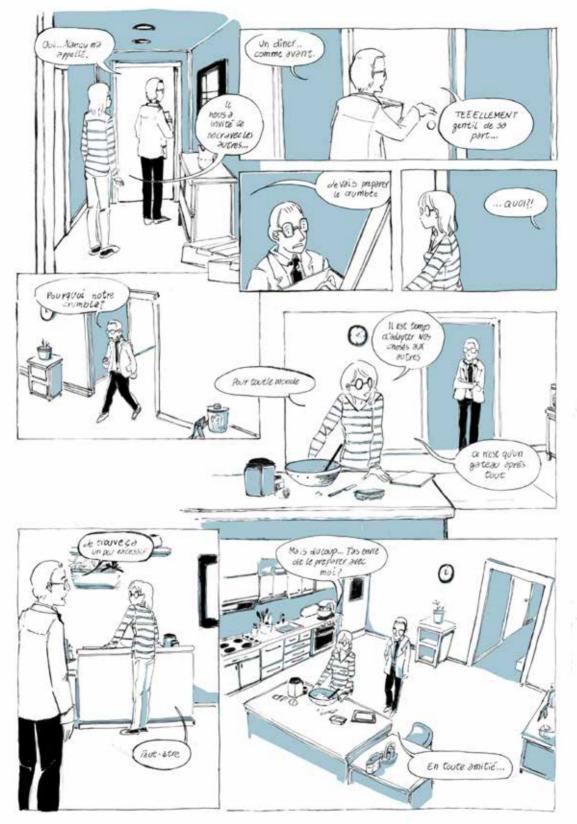


































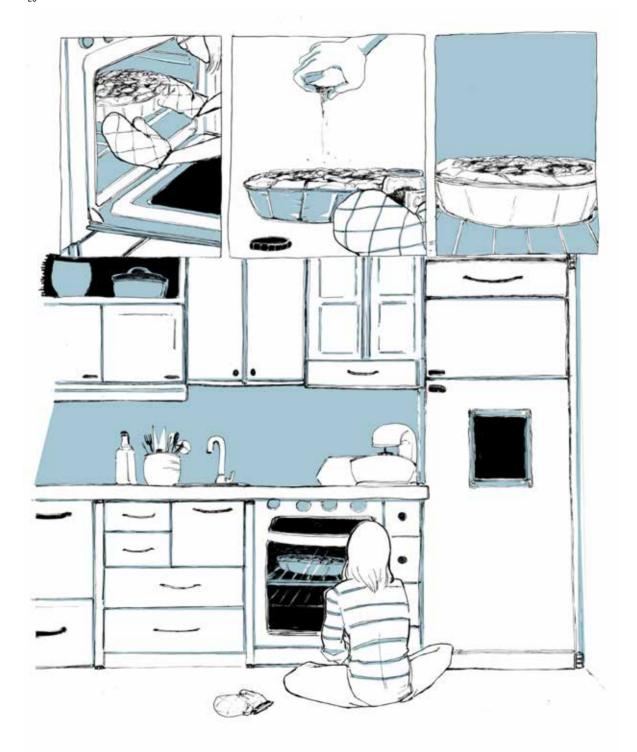












# Mattotti, la couleur comme moteur narratif?



© Mattotti, Feux (pages de garde), Albin Michel, 1986, Édition limitée, numérotée

« Quand le cuirassé entra dans la baie, la mer était calme et le vert déjà sombre » : la couleur est évoquée dès le premier phylactère de *Feux*, Mattotti ne manquant jamais d'appuyer son image de précisions verbales, par exemple « L'île nous accueillit avec son vert frais ». Au point que l'ambiguïté s'installe de savoir si l'auteur en réfère au récit, ou déjà, aux couleurs. Que faut-il entendre, exactement, par : « Aujourd'hui j'ai des

frissons dans le dos. L'air et le vert rassemblés sous cette lumière me comblent de joie », une péripétie narrative ou l'extase d'un peintre devant une organisation colorée particulièrement satisfaisante? La fin du récit est sans équivoque, c'est un peintre qui parle : « C'est peut-être pour cela que je peins seulement des fenêtres et des pièces lumineuses, c'est de la légitime défense. »

Les mots colorés parsèment la production de l'auteur. Ainsi, Le bruit du givre. Aucun effet de case dans cet album, chaque double page étant constituée d'un gaufrier de quatre vignettes horizontales rigoureusement pareilles, touiours cernées de noir, coiffées du même bandeau blanc qui accueille le texte. On sait que ce cadre noir met les couleurs en valeur par effet de contraste, comme dans la technique du vitrail. L'intitulé Le bruit du givre induit des sensations étrangères à la couleur. De plus, il v est d'étranges aveuglements, par définition contraires à toute idée de perception colorée. Le récit s'ouvre par une sensation inverse à celle du froid: « Je m'en souviens très bien, nous revenions de la plage... La peau me brûlait... La voiture était un vrai four... Une caisse de fer et de chaleur paralysée en plein trafic. »

Il s'achève par: « Il faisait très froid. Et pour nous guider, pour nous envelopper... Le bruit du givre. » Les références au monde sensoriel se multiplient au fil de la lecture. On y évoque régulièrement, outre le chaud et le froid, les goûts, les odeurs, la peau et d'autres formes de tactilité, le tâtonnement, l'oppression due à l'étouffement, les fatiques de la marche à pied. la faim et la récurrente sensation de peur. Mais surtout, il y a l'obsession du bruit. Le bruit, par ailleurs élément détonateur du scénario, car si Samuel comprend peu ce qui lui arrive, c'est à cause de ce bruit infernal, intérieur, qui lui sature la tête et l'empêche de voir clair. C'est lorsque Samuel retrouve son père qui a « perdu l'audition, la vue, la mémoire et la puissance sexuelle mais pas le sens du ridicule », que le récit se débloque.

#### COMME S'IL MANQUAIT AU BUS LES FORCES OU LE COURAGE NÉCESSAIRES POUR SE LANCER SUR LES CHEMINS, POUR VIVRE SA PROPRE HISTOIRE; UNE HISTOIRE NOUVELLE ET FRAICHE; UNE HISTOIRE NOUVELLE DONT LA FIN EST INCONNUE...



© Mattotti & Zenter, Le bruit du givre, Seuil, 2003.

JE ME SUIS DIT: MOI, PAR CONTRE, AUJOURD'HUI JE ME SENS FORT, ET JE SUIS EN CHEMIN. J'AI LE COURAGE ET L'ENERGIE QU'IL FAUT POUR ALLER, ENFIN, DEMANDER DE L'AIDE.



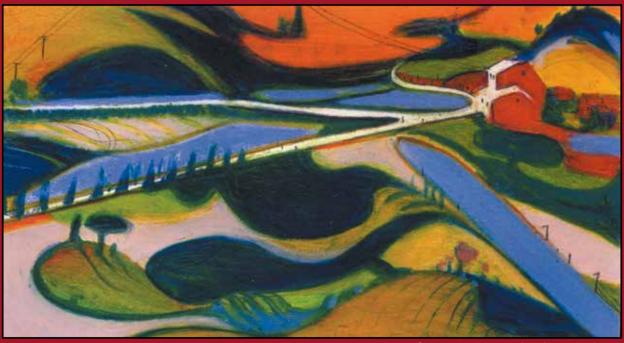
© Mattotti & Zenter, Le bruit du givre, Seuil, 2003

#### JE SENTAIS LES YEUX ME PESER: ILS AVAIENT VU TROP DE VÉRITÉS PENDANT LA NUIT, DANS LA CHAMBRE D'HÔTEL.



© Mattotti & Zenter, Le bruit du givre, Seuil, 2003.

#### LE BALANCEMENT DU BUS QUI DEVAIT ME MENER HUSQU'À COER21, JUSQU'À ALICE, N'A PAS TARDÉ À M'EMMENER VERS LE SOMMEIL.



© Mattotti & Zenter. Le bruit du givre. Seuil. 2003.

Il faut attendre la page 39 pour rencontrer enfin une sensation réellement évocatrice du monde des couleurs. Et encore, il s'agit d'un aveugle qui recouvre le regard. « La lumière! La lumière! Pendant plusieurs semaines le docteur Berthuis n'avait été pour moi qu'une voix grave et un parfum mentholé (...) Ah! Quelle grande aventure le retour à la lumière, aux couleurs, aux formes qui fuient notre contact (...) Mes yeux ont dû réapprendre à dessiner et peindre le monde (...) Ils ont dû réinventer les arbres, les animaux, le ciel, l'imagination des hommes », se dit Samuel, devant un tableau... abstrait! Les quatre vignettes des pages 68 et 69 sont exemplaires de ce point de vue. Seules les images du haut sont vraiment intelligibles, une route de campagne, une bâtisse au bord de cette route. Mais Mattotti ajoute l'un ou l'autre détail chargé de donner sens à la globalité de l'image, ici une évocation de cheminée ou de toiture, là ce qui pourrait être fenêtre, ou arbre, ou pylône. L'œil hésite, car cette fenêtre est-elle une vraie fenêtre, ou un éclat de chocolat dans le blanc de la facade? Faut-il considérer cette suite de points verts en tant qu'arbres, et prendre ces échardes pour des pylônes électriques? Mattotti induit une dose d'abstraction, mais garde le signe narratif. À l'illusion d'une représentation répond ainsi l'affirmation des deux dimensions du support. Les images se percoivent à la fois plates et profondes, tableaux en soi et déroulement d'une histoire. De ce point de vue, la première case de la page 68 est exemplaire: un arbre bleu, légèrement pourpré, avec son ombre, du même bleu, mêlé de carmin, d'une touche de jaune, d'un zeste de vert, puis ce champ vert qui glisse à l'orange. Mattotti semble affectionner ce glissement d'une teinte à son opposée, que ce soit en modulations continues ou rompues. Le traitement des gris est remarquable de ce point de vue, construits de la superposition de couches affleurantes de rouges, de verts, de bleus, de jaunes. À ces gris issus de plusieurs teintes se superposent un peu partout des éclats de couleurs complémentaires, des touches du même rouge parmi le vert du pré, la tranchée grise qui se colore de bribes d'arcen-ciel, quelques touches rouges qui coiffent discrètement le sommet vert foncé des cimes lorsqu'elles virent au noir.

Bien entendu, cette part d'arbitraire ne contient aucun hasard, car Mattotti prend toujours soin de garder l'un ou l'autre point coloré purement descriptif, un ciel bleu-gris, une forêt vertsombre, la couleur chair d'un bout de visage, des cailloux nuancés de divers gris, un mur de briques rouges, etc. C'est la fonction absorbante de la couleur, qui ingère les figures de la représentation. La distribution des autres teintes reprend la même logique, d'une localisation claire à la dissémination en improbables fragments, qu'il s'agisse du rouge, du jaune, du vert, et de chaque teinte intermédiaire. Agissant ainsi, la couleur s'interdit la limite d'un objet défini. Elle circule, fluide comme le sang dans les artères, réseau moins dense mais plus diffus dans les veines, irriquant enfin les fins vaisseaux capillaires, elle nourrit l'image d'oxygènes colorés. Paraphrasant Picasso disant que « là où il y a du gris, je mets du rose », Mattotti dirait: « Au contour noir, je substitue la couleur. » Dana lit, le même blanc (sous lequel frémit l'accumulation de couches colorées) dit la carte postale. la tasse, la main, le cou, le visage, le reflet sur le mur, la lumière extérieure, le graphisme de la brique de lait. Cette distinction en objets n'est possible que par l'utilisation d'un contour, car optiquement, c'est bel et bien la même surface blanche qui les traverse de part en part. Le contour le plus évident est celui du visage, tracé du même rouge que celui de la chevelure. Là où il devient marque du col, il adopte la double fonction linéaire et de surface, exactement comme dans la définition du bol, de la brique de lait où il devient surface franche, de l'omoplate où il se fond dans d'autres couleurs. Là, le rouge vire à l'abstraction de l'image. Un contour qui se dédouble lorsqu'il marque la nuque (se doublant de jaune), l'encadrement de la fenêtre (il se marque de violet), ou la limite de l'ombre sur le mur (le cerne violet devient surface). Quant au rouge de la chevelure, nul besoin de contour étant donné que les contrastes de teinte (avec le vert) et de lumière (avec le blanc) le rend inutile. Depuis le triomphe de la ligne claire, le contour était un cerne étanche aux couleurs. Ici, la couleur est première, énergie, force, un moteur à l'opposé de la fonction enjolivante (donc souvent accessoire) que lui concédait la tradition de la bande dessinée.

Si Lorenzo Mattotti est le grand classique, maître de la couleur contemporaine, la guestion se pose quant à sa manière de gérer des récits d'où la couleur est absente. Parmi les récits « noirs », on pense à Stigmates, et parmi les « blancs ». L'homme à la fenêtre. L'homme à la fenêtre n'est pas seulement composé d'images quasi diaphanes (même les rares scènes de nuit sont claires!), dans lesquelles la surface allouée au blanc du support est largement dominante, mais propose un récit dominé par le vent, la légèreté, le refus et l'impossibilité de prendre racine. Contrairement au dicton, même les mots s'y envolent. Le trait tracé de plume (!) caractéristique, fluide, léger, danse comme une fumée de cigarette dans le cendrier. Au final, lorsque le sculpteur, homme du poids et de matières, se résigne à ne devenir que le regard d'une aveugle, il dresse encore un constat d'échec: « Le ciel est chargé de neige, maintenant, mais ie ne sais pas encore te raconter cette lumière. » La boucle est bouclée, cette impossibilité reprenant le préambule de Mattotti: « Ce livre se voudrait un reflet de lumière. Mais ie m'apercois que le papier ne réfléchit pas: il absorbe. Pardonnez-moi, donc, si je ne vous éclaire pas. À vous de trouver l'illumination dans cette surface de papier blanc. »





© Matotti et Piersanti, Stigmates, Seuil, 1998.

Dans le registre opposé, Stigmates (mot déjà évocateur de sang, du rouge, tout comme l'était Feux) propose les images les plus foncées, nocturnes et plombées, dans lesquelles tremblote parfois une lumière de chandelle. La vision est y celle d'une taupe creusant sa galerie, rencontrant cailloux et racines, barrages visuels de treillis, camouflages, mailles, réseaux, barbelés. La cicatrice y est omniprésente, du corps meurtri, qui est aussi (avant tout?) le papier blessé par la plume d'acier dont l'ergot l'écorche. L'histoire raconte la douleur d'un ivrogne, laid, sale, malade, pauvre, sans éducation et sans travail, qui se voit frappé de stigmates. Ce qui pour d'autres serait un don du ciel n'apporte ici que malédiction, ce qui équivaut à la faillite de la métaphysique humaniste telle qu'on la trouvait chez **Rembrandt** par exemple, avec la résurrection par la lumière du tableau: « Je suis fou... Pourquoi moi? Moi qui ne crois pas en Dieu, et qui n'y ait jamais cru... On est que de la camelote destinée à pourrir. » Si l'épilogue revient au support immaculé, c'est qu'il a beaucoup neigé sur tant de noirceur. Le blanc et la lumière comme leurre, maquillage d'une illusion immonde. La violence encore. Non pas le support virginal à féconder par la couleur, mais la page enfin tournée après une sombre histoire. Mais aussi le blanc, somme de toutes les couleurs.

#### Loris Iason Saïtas : Juste le temps d'une vie



























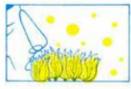






















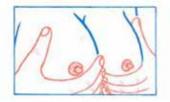






















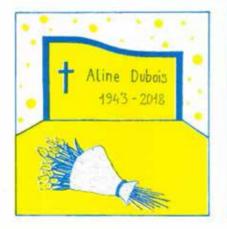






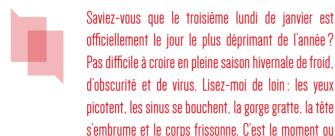








## Mon gros nez rouge



jamais pour parler gros nez.

Je suis malade. Pas à l'article de la mort mais bon... Plus de jus. Besoin de potion magique. Rien d'étonnant à ça: le tiercé Noël – Nouvel An – Angoulême est passé, je peux enfin baisser le bouclier. Allez-y les microbes, bouffezmoi, c'est le moment! De toute manière janvier-février c'est tout pourri, alors autant le faire à fond. Vous devez bien rire en lisant ça, vous qui profitez déjà du printemps – c'est le problème d'écrire pour un trimestriel, on n'est rapidement plus d'actualité!

Quand j'étais petite, un simple rhume pouvait me clouer au lit de longs jours avec une fièvre pas possible. Les sirops amers, des bataillons de mouchoirs éparpillés, le nez à vif, la gorge en feu et heureusement de la lecture pour passer le temps entre deux siestes ou deux crises d'éternuements. Le fabuleux remède de Super Dingo me faisait rêver, un super-médicament que tous les laboratoires pharmaceutiques craindraient. Au moindre rhume, il respirait une poudre qui le faisait éternuer un grand coup, et hop! Non seulement il n'était plus malade, mais il avait un incroyable regain d'énergie. À ma connaissance, il n'a usé de ce remède que dans une seule aventure. À croire qu'une poudre qu'on sniffe et qui donne la patate, ça ne passait pas dans une publication pour la jeunesse?

À l'instar de Calvin, je tombais souvent malade pendant les vacances. De préférence, le premier jour des vacances de Noël. Et comme lui, l'envie de hurler « Quelqu'un me le paiera! » me tenaillait fortement. Tomber malade pendant les vacances, qu'on soit écolier ou non, c'est de toute façon double peine.

Encore aujourd'hui, le rhume, même un petit, me coupe les jambes. Pire que Benoît Brisefer. Parce que moi, même bien portante, je ne soulève pas les voitures et ne saute pas non plus par-dessus les immeubles. Une vraie calamité. Je cherche alors des aides, placebos ou non, j'aligne les comprimés, les sprays, les inhalateurs. Comme mon copain Talon qui, au moindre gargouillis, se rend chez un douteux pharmacien pour se faire refourguer six kilos de médicaments, testés sur des cobayes dont la moitié ont parfaitement survécus. On est prêt à tout pour s'en sortir! La poudre de Super Dingo n'existe pas? La belle affaire! L'apothicaire local se frotte les mains à l'idée de ma prochaine venue.

Là encore, on notera pour les ultra-féministes que ce sont encore et toujours les hommes qui tombent le plus souvent malades en bande dessinée. Encore une injustice! Quoique que je me souvienne aussi, mais cela remonte à loin, dans de vieilles BD rafistolées que je lisais assidûment chez ma grand-mère, du petit nez rouge tout mignon d'Aggie la petite Américaine. Forcément, les gros nez rouges, c'est pas très sexy. Plus réaliste, Mafalda éternue comme le tonnerre, mais reste sarcastique malgré son nez bouché. Et il est vrai et étrange, que Thorgal par exemple, un viking toujours les mollets à l'air dans des paysages glacés, ne tombe ja-

mais malade. On l'imagine effectivement mal sortir un mouchoir de ses poches: l'enfant des étoiles n'est pas là pour faire rire la galerie. Et qui osera dire que les O'Timmins ne sont pas plus amusants à voir que les O'Hara? Un rhume, en BD, n'est qu'un artefact comique. La figure décomposée, les saltos arrières à chaque éternuement, les *Atchoum!* qui ressemblent à des *Tchang!* l'empathie – ou non – de l'entourage... On sait maintenant pourquoi les clowns ont un nez rouge. Les gros nez c'est marrant. Les gros nez rouges, c'est franchement rigolo.

Mais je baigne dans une réalité crue. Je dois ouvrir une autre boîte de mouchoirs, et ça ne me fait pas rire. Je suis d'une humeur massacrante quand je suis enrhumée. Benoît, Achille et les autres savent que pour eux ça ne durera pas. Moi dans trois semaines, je tousserai encore. Super Dingo ne viendra pas m'offrir sa poudre miraculeuse, et même Obélix malgré toute sa force ne pourra s'empêcher de rapporter, en plus d'une sacrée gueule de bois, un bon gros rhume de son séjour chez les Helvètes.

Et comme je suis sympa, je ne vous fais pas la bise, je laisse ce soin à l'ami Gaston.





# Les Frappier sans mode d'emploi : Le choix d'un monde engagé.









Désirée et Alain Frappier, La vie sans mode d'emploi, putain d'années 80.



Quand i'ai lu La vie sans mode d'emploi, putain d'années 80 (Mauconduit, 2014) je ne connaissais rien de Désirée et Alain Frappier. Je ne savais pas encore que, un jour, cela m'amènerait à lire Là où se termine la terre (Steinkis, 2017). leur dernière BD, qui explore, à travers de très belles planches en noir et blanc et un récit bien documenté, l'histoire du Chili de 1948 à 1970. Ce roman graphique se présente comme une vaste tentative de comprendre le cheminement qui a mené tour à tour au Chili d'Allende et à celui de Pinochet. Le récit s'arrête au seuil de l'avènement de l'Unité Populaire (1970) et dans l'antichambre du coup d'état du Général Pinochet et de ses sbires (1973). Mais ce n'est que le premier volet d'une trilogie qui s'annonce alléchante, La voix des humbles, en préparation, en sera le second. Le troisième n'a pas encore de titre mais promet de nous plonger dans l'histoire d'un groupe d'officiers de la Marine opposés au putsch. L'écrivain Luis Sepulveda, dans la préface de l'édition italienne de Là où se termine la terre, écrit « La vie de Pedro Atías qui est narrée dans cette œuvre, est celle d'un jeune chilien, un parmi tant d'autres, qui ont mis leur vitalité, leur énergie et leur générosité au service de la plus digne des causes: l'émancipation de l'être humain ». Il est intéressant donc d'entreprendre un tel voyage à travers la mémoire vers un passé qu'il faut connaître pour tenter de saisir un présent qui se donne à nous, quelques fois, comme si rien ne l'avait déterminé alors qu'en



Désirée et Alain Frappier, La vie où finit la terre, Steinkis.

fait il n'est que le corollaire d'actes, d'actions, de faits dont nous avons été les auteurs ou, tout bêtement, que nous avons tolérés (ce qui en soi est aussi une action!). Et oui, tout acte c'est-à-dire « toute manifestation concrète de pouvoirs d'agir d'une personne » a forcément des effets a posteriori.

Plus que jamais, il semble urgent, à l'heure où tant de conflits sont créés de toutes pièces pour de simples raisons économiques (pour ne pas dire « de convoitise »), de faire travailler la mémoire historique afin d'informer sur ces « erreurs » que nous répétons aujourd'hui faute de cette connaissance. Les Frappier sont dans cette urgence-là. Comme le Dieu Janus, un visage tourné vers le passé alors que l'autre regarde vers l'avenir.

On retrouve cette même démarche dans leur roman graphique *Dans l'ombre de Charonne* (Mauconduit, 2012) qui ramène des enfers de la mémoire les faits tragiques qui se sont déroulés lors de la manif contre le fascisme et pour la paix en Algérie le 8 février 1962.

La vie sans mode d'emploi, putain d'années 80 (Mauconduit, 2014) se situe également dans cette urgence-là: on comprend mieux le mouvement des gilets jaunes, par exemple, grâce à cette plongée dans la mémoire. Le processus historique de déni et de répression sociale mais aussi idéologique ne pouvait-il mener finalement qu'à ca? Quand est-ce que la gauche a pris le mauvais tournant et lâché les nécessiteux? La courte mémoire nous fait payer plein pot! C'est avec beaucoup de plaisir, néanmoins, que nous traversons un pan de notre histoire avec comme quide une jeune Désirée qui ouvre les yeux sur le monde des adultes. Le « je » singulier, incarné par cette jeune maman (à qui le dessinateur prête les traits de notre scénariste) se ménage, à travers le récit, une place au milieu d'un monde où le « nous » occupe une place de plus en plus importante pour la jeune protagoniste. une place inversement proportionnelle, malheureusement, à celle que la recherche du bien collectif occupe aujourd'hui dans le monde libéral. Il en va de même pour Le choix, (La ville brûle 2015) œuvre fondamentale, à mes veux, dans une société où bigots et autres partisans du « fais ce que je dis mais pas ce que je fais » font du lobbying auprès des gouvernements afin de revenir sur nos libertés fondamentales: rappeler ce que signifia autrefois l'absence de droit à l'avortement pour les femmes (et par ricochet pour les hommes) me paraît, à l'heure de tous les intégrismes et autres manifs pour tous, essentiel.

Nous saluons le choix de l'information et de l'engagement, dans l'œuvre de Désirée et d'Alain Frappier... mais nous saluons aussi l'action concrète, car chercher à comprendre c'est agir et agir c'est forcément ouvrir des voies de réflexion. C'est bien là une œuvre salutaire dont l'engagement a un parfum de générosité dans un monde qui en a bien besoin!



Désirée et Alain Frappier, Le temps des humbles, inédit.



Désirée et Alain Frappier, Le choix, La ville brûle.

# La véritable histoire de Spirou et de Jean Doisy



## Jean Doisy était le Fureteur dans l'hebdo Spirou.

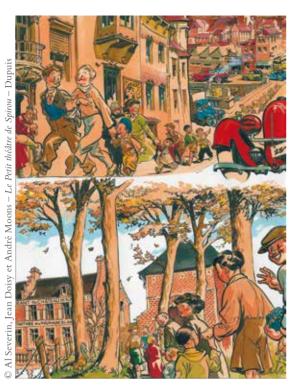
**64\_page:** Qu'est-ce qui t'a amené à faire ce travail: Le petit théâtre de Spirou?

Al Severin: D'abord c'est la personne de Jean Doisy, parce que j'avais eu l'occasion de lire son courrier des lecteurs dans d'anciens journaux *Spirou* lorsqu'il signait « le Fureteur ». Sa façon de parler aux enfants et de les traiter comme des adultes, ce qui n'était à l'époque pas commun. En plus, il avait beaucoup d'humour... Il y a six ans, quand j'ai fait *Spirou sous le manteau*, je me suis documenté sur les hebdomadaires *Spirou* de cette époque-là. Je trouvais qu'il

avait un vrai talent d'écrivain. Et il avait inventé Jean Valhardi! C'était épatant! Comme on me donnait, en adaptant sa prose, l'opportunité de faire un livre en son honneur (*Le petit théâtre de Spirou*), Christelle et Bertrand m'ont permis de dessiner la première version de Fantasio. Et, comme j'avais lu que Jean Doisy était très déçu du physique que lui avait donné Jijé, j'ai essayé de le représenter selon la description qu'il en avait donnée (l'acteur Jean-Louis Barrault avec la coiffure étonnante faite d'une grande mèche blanche et d'une grande mèche noire).

Au fur et à mesure de l'avancement du travail, je m'attachais vraiment à ses dialogues, qui pour certains restent très modernes. Évidemment ce sont des dialogues de théâtre très difficiles à adapter en bande dessinée. Ce qui fait que pour ne pas étouffer le lecteur sous de longues

© Al Severin, Jean Doisy et André Moons – Le Petit théâtre de Spirou – Dupuis



phrases, j'ai dû physiquement jouer le rôle afin de le découper convenablement en plusieurs phylactères, lorsqu'il s'agit d'un monologue par exemple. Cela permettait d'avoir des respirations, sans ôter une virgule ni un point.

**64\_page:** Il paraît que Jean Doisy était un homme impliqué dans certaines actions durant la guerre?

**A.S.:** Il faut dire que Jean Doisy était un homme intellectuel, il avait des tendances communistes tout en travaillant pour un éditeur catholique. Je le vois plutôt comme un homme de cœur utilisant le contexte des tournées du Théâtre du Farfadet comme couverture pour des rendezvous qui alliaient un réseau de résistance et, beaucoup plus important à mes yeux, tout un système visant à protéger et cacher des enfants juifs. C'est un honneur pour moi d'avoir pu adapter ces textes de théâtre en bande dessinée.

**64\_page:** Ce qui m'a frappé, lors de ma lecture de cet ouvrage, ce fut l'ouverture de l'album dont l'action se situe dans la ferme Du Karreveld... Tous ces enfants qui remontent du bas de la chaussée de Gand pour s'y rendre... Y-a-t-il une raison spécifique à ce choix?

## Pendant la guerre 1940-1945, Dupuis arrête *Spirou*, Jean Doisy le fait vivre au théâtre.

A.S.: Il faut préciser qu'à l'époque du début de mon travail sur Le Petit Théâtre de Spirou, venaient de se dérouler les attentats à Bruxelles, et que la commune de Molenbeek avait acquis injustement une triste réputation. J'avais donc envie d'aller à contre-sens et de montrer mon attachement à cette jolie commune où j'habite depuis plus de cinq ans. J'ai représenté la ferme du Karreveld telle qu'elle devait être à cette époque-là, mais j'ai appris par la suite qu'à cette date-là, la représentation théâtrale n'aurait pas pu s'y dérouler car la grange était effondrée. Cette séance est tout à fait imaginaire.













© Al Severin, Jean Doisy et André Moons – Le Petit shédtre de Sp

Note: Nous ne pouvons que vous encourager à lire ce merveilleux ouvrage qu'est *La véritable histoire de Spirou* de Bertrand et Christelle Pissavy-Yvernault.

# Le troisième homme



Au début des années 1950, la BD belge se porte plutôt bien, Charles Dupuis a relancé *Spirou* et Raymond Leblanc s'adosse à Hergé pour créer l'hebdomadaire *Tintin*. On ne se pose pas trop de question, la BD rigole ou joue à l'aventure, et n'interroge pas la Seconde Guerre mondiale; la production américaine est là pour imposer, culturellement, sa pensée: les ennemis des héros belgo-français sont désormais les rouges et les jaunes.

Hergé l'a bien compris et, lui aussi, réalise son Troisième homme, L'affaire Tournesol (1954 dans l'hebdo, 1956 en album), il renvoie Tintin, accompagné du capitaine Haddock, en Syldavie et, surtout, en Bordurie. Le pitch est simple, classique même, l'ami Tryphon Tournesol, inventeur d'une arme extrême, est enlevé par des agents bordures, un État militarisé qui maltraite sa population. Hergé le montre dans les scènes de foules, personne parmi les civils n'ose sou-

froide, il y grouille une majorité de militaires et d'agents en civil, reconnaissables à leurs impers caoutchouteux, guindés, agressifs, ridicules et même stupides. Tous les poncifs sont concentrés dans les décors, les costumes et les uniformes, les objets, les voitures... Hergé réussit la représentation d'une société honnie et crainte, celle de Staline (décédé en 1953), dont le dictateur local. Pledkszy-Gladz, arbore la moustache. C'est, en quelque sorte, le volume II du Pays des Soviets qui bénéficie d'un dessin à maturité et d'un récit subtil à une époque où la BD est souvent manichéenne, voire raciste. L'affaire se résout grâce à un joker inattendu, Bianca Castafiore, en récital à l'opéra local, est, cette fois, d'une intelligence fine et décisive, à faire rougir les féministes de l'époque. Et c'est Milou l'astucieux qui récupère le microfilm et les plans de l'arme maléfique. Tintin, lui, ne déviera pas un instant de son but, libérer Tournesol. En 1961, André Franquin réalise, lui aussi, son Troisième homme.

rire. Szohôd est impersonnelle, grise, ordonnée,

Wien détruite devient le symbole du manque, de l'humanité disparue.

Dans *QRN sur Bretzelburg*, c'est Fantasio qui est enlevé par erreur alors qu'il se trouve en pyjama dans la maison de son voisin. Le Marsupilami a confondu un récepteur-radio miniature avec un caramel. Ce récepteur, logé dans son nez, fonctionne par intermittence et brouille les activités de Marcelin Switch, radioamateur. Éprouvé par ce nez qui braille des airs stupides, le Marsupilami l'écrase à grands coups de queue. Spirou et Switch transportent l'animal dans une clinique vétérinaire, où il sera opéré. À leur retour, Fantasio a disparu, emporté par deux malabars en chapeau tyrolien et Mercedes.

Le duo improvisé se lance au secours de Fantasio. Le pays imaginaire de Franquin n'est pas de l'autre côté du rideau de fer, le Bretzelburg est un petit État occidental que nous pouvons situer entre la Bavière et le Tyrol, le décor est rustique: maisons à colombages, brasseries, montagnes, lacs et campagnards. Spirou et le trouillard Switch se mêlent à une population pauvre, triste, apeurée, affamée, vêtue d'habits taillés dans des journaux. Les bus avancent à la force des mollets de leurs passagers, cadencés et encadrés par des militaires d'opérette mais en casque à pointe. Autant le colonel Sponsz faisait froid dans le dos, autant le général Schmetterling est sûrement odieux, mais il est d'abord grotesque, et son âme maudite. Herr Doktor Kilikil, est certes cruelle, mais surtout ridicule.

En se frottant à la population, Spirou rencontre et rallie la cause des opposants clandestins décidés et bravaches. Dans ce conflit entre deux États confettis d'opérette. Franquin montre l'immoralité de certains politiques qui affament leurs peuples. La peur de la guerre est le ressort de leur enrichissement par le commerce des armes. Pour Franquin, le doute n'est pas permis, l'ennemi n'est pas extérieur, il est chez nous: Schmetterling a pris le contrôle sur le Bretzelburg mais aussi sur la principauté voisine, le Maguebasta. Le joker inattendu est le Marsupilami qui s'évade de la clinique, traverse l'Europe pour rejoindre Fantasio et livrer, avec celui-ci, un match de tennis en double mémorable contre la paire locale Kilikil-Adolf. Ce dernier prénom lève définitivement le doute.

Contrairement à Tournesol. Fantasio a un rôle actif dans sa libération. Mais ce n'est pas la seule différence, Tintin est un reporter avant tout, il assiste aux événements et n'exerce aucune influence sur eux, son seul objectif est de libérer Tournesol. Quand le trio quitte la Bordurie, rien n'y aura changé pour ses habitants. Au Bretzelburg – et au Maguebasta – les militaires ont disparu, le pouvoir est revenu au roi – et à la princesse –, le peuple est à nouveau libre de son destin et même Kilikil est capable de rédemption, il s'adonne à sa passion, la cuisine... Seul l'irascible Spip et ses commentaires narquois dévoilent l'antimilitarisme et l'humanisme d'un Franquin qui s'identifie à cette majorité qui souhaite avant tout vivre tranquille, en paix. Mais il ne faut pas lui chercher des noises!

Deux albums majeurs, deux regards sur nous, nos attitudes, nos valeurs.

© Hergé Casterman - Moulinsart et © André Franquin - Dupuis.









# La Nancy 2.0 d'Olivia Jaimes



À l'époque où on manifestait contre la guerre du Viêt Nam et où les Anglaises hurlaient à la vue de quatre scarabées, une petite fille étrange apparaissait en France dans la presse jeunesse : Zoé. Son physique un peu rond et son humour grinçant tranchaient avec les pin-ups de l'époque. Étonnant de la voir revenir au xxi<sup>e</sup> siècle, surtout quand on sait qu'en réalité, Zoé s'appelle Nancy, qu'elle est américaine et qu'elle est née en 1933 l

Nancy, c'est un peu comme Snoopv dans les Peanuts. Elle était juste un personnage secondaire, l'élément comique qui ne devait servir qu'à mettre un peu de sel dans l'histoire. Mais l'assaisonnement est loin d'être accessoire! Elle n'était qu'une figurante dans le comic strip Fritzi Ritz de Larry Whittington, créé en 1922. Ernie Bushmiller l'introduit en 1933 et elle devient rapidement la coqueluche des lecteurs, si bien qu'en 1938 la série est rebaptisée Nancy. En France, « Arthur et Zoé » est publié sous forme de strips à partir de 1949 dans L'Intrépide, puis dans plusieurs revues. Quand son créateur Ernie Bushmiller meurt en 1982, Nancy est reprise par différents artistes, mais toujours avec la nostalgie de la période des baby-boomers.

En avril 2018, un artiste mystère a été invité à redessiner Nancy à la sauce xxie siècle: Olivia Jaimes est en effet un nom de plume, pour un jeune auteur bien de sa génération. Nancy, plus que jamais grassouillette, se moque désormais de Snapchat, de Twitter, de toutes ces technologies qui fascinent autant qu'elles exaspèrent. Elle est moderne, féministe, drôle, impulsive, à la recherche du bonheur immédiat: bref une enfant de son temps! Première femme à reprendre Nancy, Olivia Jaimes dit se sentir proche de cette héroïne à la fois sensible et piquante, pour laquelle le public américain montre enfin un regain d'intérêt. Normal, c'est de lui qu'elle parle! C'est lui qu'elle critique! Son éditeur, qui connaissait ses talents de caricaturiste, a découvert en elle une fan de Nancy, et regrette qu'elle n'utilise pas son vrai nom pour bénéficier du soutien de ses lecteurs. C'est aussi une adepte du format *comic strip*, à l'instar de Matt Groening, Daniel Clowes ou Chris Ware gui partagent aussi son affection pour l'œuvre d'Ernie Bushmiller. Soucieuse de sa vie privée, l'auteur a toutefois répondu à quelques questions.

**64\_page:** Pour adapter ce personnage à notre époque, quelles étaient les choses évidentes à garder et celles à changer? Qu'est-ce qui vous plaît le plus chez Nancy?









Olivia Jaimes: Il était évident que Nancy avait besoin d'un téléphone portable et qu'elle se moquait bien de la pénurie de viande pendant la Seconde Guerre mondiale. Ce que je préfère chez Nancy, c'est la façon dont elle obtient ce qu'elle veut sans se plaindre. Moderniser le strip signifiait actualiser ses envies, par exemple passer plus de temps sur Internet, au lieu d'éviter l'huile de foie de morue, mais ne pas toucher à l'intelligence dont elle fait preuve pour parvenir à ses fins.

**64\_page:** Pourquoi l'anonymat pour Nancy? Je crois que pour vos autres publications vous n'utilisez pas un nom d'emprunt... C'est chose courante aux États-Unis?

**O.J.:** Ce n'est pas très commun, mais j'aime bien séparer ma vie avec *Nancy* de ma vie sans *Nancy*. J'espère pouvoir le faire aussi longtemps que possible.

**64\_page:** Est-ce que l'adaptation de Nancy répond à un désir nostalgique (pour vous et les lecteurs) d'une époque, d'un style?

**O.J.:** Elle évoque définitivement un certain passé pour beaucoup de gens. Pour moi, j'ai toujours eu le sentiment que beaucoup de blagues de la Nancy d'Ernie Bushmiller étaient en avance sur leur temps. Je pense que leur simplicité et leur puissance sont idéales pour Internet.

**64\_page:** Nancy est publiée uniquement sur Internet?

**0.J.:** Je crois que le strip sort dans certains journaux, mais pas beaucoup. Je publie un strip par jour sur Internet.

**64\_page:** Étes-vous étonnée de l'accueil si enthousiaste du public pour une héroïne aussi « âgée »?

**O.J.:** Extrêmement surprise, mais aussi reconnaissante. Je ne m'attendais définitivement pas à ca.

**64\_page:** On pense forcément, pour vos inspirations, aux Peanuts, à Calvin & Hobbes, mais aussi à Mafalda. Connaissez-vous ce dernier personnage des années soixante qui fait référence dans un strip à Nancy?

**O.J.:** Oui, j'avais entendu parler de Mafalda, mais je n'avais jamais lu de strip de Mafalda avant cette interview. Alors maintenant, je peux donner mon opinion éclairée : Mafalda est géniale.

**64\_page**: Saviez-vous que Nancy était un personnage de BD assez connu en France dans les années soixante? Elle s'appelait alors Zoé.

O.J.: Je n'en avais aucune idée. J'adore ça!

64 page: Lisez-vous de la BD franco-belge?

**O.J.:** J'ai lu le blog de Boulet, *Bouletcorp*, et je viens de lire *Jolies ténèbres* de Kerascoët, que j'ai beaucoup apprécié.





### Louis Cornélis : Argentine



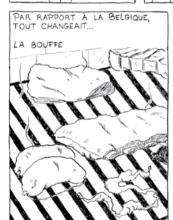
QUAND JÉCOUTAIS LES TÉMOIGNAGES DES ANCIENS ÉTUDIANTS DÉCHANGE, JE M IMAGINAIS PARTIR VERS L'ELDORADO, UN AN DE VACANCES LE PARADIS.





UNE FOIS ARRIVÉ, J'AI DÉCOUVERT AUSSI BÊTE QUE ÇA PUISSE ÊTRE QUE L'ARGENTINE EST UN PAYS AVEC SES QUALITÉS ET SES DÉFAUTS...















POURTANT, DE LOIN, MA VIE N'AVAIT PAS CHANGÉ ...



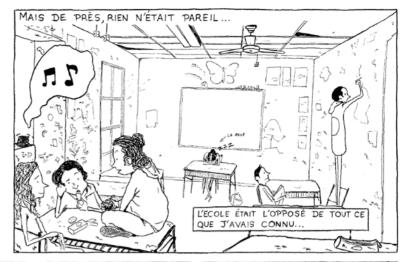
J'ALLAIS À L'ÉCOLE

JE PASSAIS DU TEMPS AVEC MES AMIS





ET MA FAMILLE



LES RAPPORTS PROFS-ÉLEVES ÉTAIENT TRÈS DIFFÉRENTS. UN JOUR, UNE PROF S'EST MISE À PLEURER EN CLASSE SANS RAISON APPARENTE. IMMEDIATEMENT TROIS ÉLEVES SE SONT LEVER POUR LA CON-SOLER.







APRÈS LES COURS, JE PRENAIS LE







PARFOIS C'ÉTAIT LE PÈRE QUI VENAIT ME CHERCHER, QUAND IL PARLAIT, IL ÉTAIT TRÈS DRÔLE. MAIS LA PLUPART DU TEMPS, IL NE PARLAIT PAS...

LORSQU'IL AVAIT UN PROBLÈME C'ÉTAIT TOUJOURS LA FAUTE DU NOUVEAU PRÉSIDENT

QUE CE SOIT À PROPOS DE L'INFLATION



OU DE L'ABSENCE DE PAPIER AUX TOILETTES



\* LA FAUTE DE MACRI

UN JOUR PENDANT LES ELEC-TIONS, J'AI VU UN NAZI FAIRE SA CAMPAGNE À LA TÉLÉ.TL ÉTAIT ZEME SUR LA LISTE ÉLECTORAL D'EXTRÊME DROITE. ÇA M'A CHOQUÉ ...



À LA MAISON, IL Y AVAIT CINQ CHIENS ET TROIS CHATS. LE PLUS LOURD, C'ÉTAIT PEN-DANT LE REPAS.



QUAND JE SORTAIS AVEC MES AMIS.ON ALLAIT SOIT DANS DES "BOLICHES", DES BOÎTES ÉNORMES AVEC 3-4 PISTES DE DANCE



SOIT DANS DES SOIRÉES OR-GANISÉES CHEZ DES GENS



DANS LES BOLICHES, IL Y A BEAUCOUP DE BAGARRES ET DE TRUCS SORDIDES



UN BOLICHE QÙ ON ALLAIT SOUVENT A MÊME ÉTÉ FERMÉ, UN TYPE EN AVAIT TUÉ UN AUTRE À COUPS DE BOUTEILLE DE CHAMPAGNE.



QUAND C'ÉTAIT CHEZ DES GENS, C'ÉTAIT PAS FORCÉ-MENT PLUS CALME.CES SOIRÉES DÉRAPAIENT ASSEZ VITE CAR TOUT LE MON-DE INVITAIT TOUT LE MON-DE ET ON SE RETROUVAIT VITE NOMBREUX ...











QUOI

MON







PARMI LES NOMBREUX CADEAUX

AVAIT UN DRAPEAU ARGENTIN REMPLIT DE MOTS.

QUE L'ON M'A OFFERT. IL Y



Ces livres qui nous manquent...

# Broussaille contre le Caprice des Dieux, de Frank Pé et Michel Bom



Le vieux monsieur du quartier Léopold, inspiré d'Henri Bernard, cheville ouvrière du comité de quartier luttant contre les expropriations.

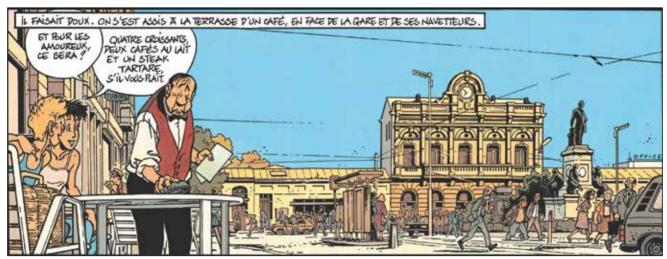


Quel amateur de bandes dessinées n'a jamais rêvé de tenir en main un ouvrage inédit, réalisé par des auteurs dont le travail le passionne? Les livres entraînant ici le manque n'ont hélas jamais été réalisés... Plongeons aujourd'hui dans l'univers de Frank Pé et Michel Bom.

L'Union européenne s'installe dans le quartier Léopold.

Parmi les expériences intenses pour un enfant de onze ans, nous pouvons incontestablement placer la découverte dans le journal Spirou de l'album « Les Baleines publiques », en novembre 1984! Après la découverte d'un livre au contenu énigmatique, Broussaille parcourt dans cette histoire des rues bien connues des Bruxellois: celles entourant la place du Luxembourg et la petite halte ferroviaire encore nommée « gare du quartier Léopold », un modeste édifice dissimulant des voies à l'air libre. Totalement subjugué par cette lecture, l'enfant revoit des images dans le noir avant d'atteindre le sommeil: les tortues de mer surgissant par-dessus les voies de chemin de fer, les hippocampes tournoyant autour des branches d'un arbre, ou encore les dauphins bondissant





Broussaille et son amoureuse attablés sur la place du Luxembourg, encore à taille humaine (La Nuit du chat, 1989).

Si ces rues constituent le cadre de vie du personnage dans la fiction, il en est de même à l'époque pour son auteur dans la vie réelle. Hélas, un destin funeste se profile pour le quartier. Dès 1988 débute l'érection d'un énorme bâtiment à l'arrière de la gare, de l'autre côté des voies, pour accueillir un futur Parlement européen. Un tel projet à un tel endroit ne se réalise pas sans mal, cela passe par de nombreuses destructions et une modification radicale du bâti du quartier. Le mastodonte prévu est rapidement rebaptisé par les habitants le « Caprice des Dieux ». Un comité de quartier se démène pour tenter de réduire le saccage: l'Association du quartier Léopold (AQL), dont la cheville ouvrière est Henri Bernard, voisin direct de Frank Pé. Tels que les anciennes rues, les traits de ce personnage réel franchiront également en 1989 la frontière de la fiction, dans l'histoire intitulée « La nuit du chat ». Aucun lecteur ne peut avoir oublié ce vieux monsieur mystérieux occupé à nourrir les chats errants, croisé par Broussaille le long des voies ferrées. Ils se retrouvent ensuite dans une maison de maître en quasi-abandon, sans doute vouée à une destruction capricieuse.

Amoureux du quartier Léopold, Frank juge le projet imbuvable. Programmé dans un petit et vieux quartier bruxellois, cela va ruiner son ambiance et la vie qui y règne. Cet anéantissement mériterait d'être raconté et, en ce sens, il évoque en 2002 à la télévision en compagnie de son scénariste Michel Bom, l'existence de

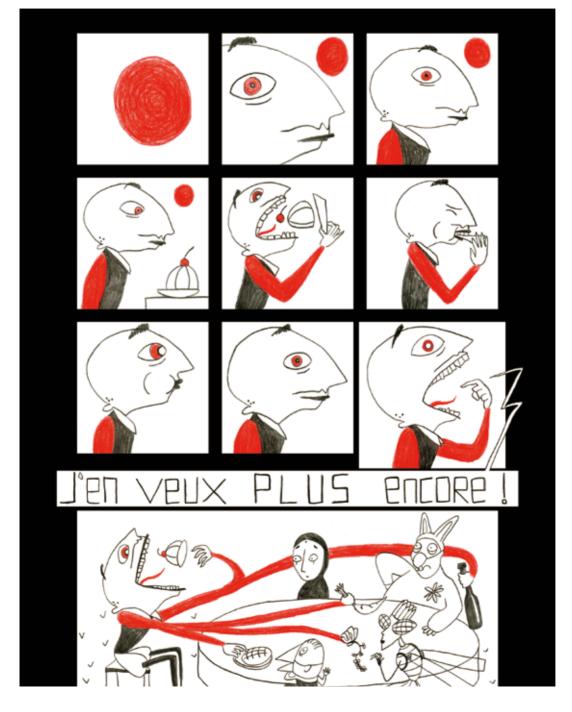
projets pour Broussaille. Nous avons un problème car il avait une maison en plein quartier Léopold, qui a été détruite. Il va donc falloir montrer qu'il va déménager. Ce sera l'occasion d'exposer toute la transformation de ce quartier pour utiliser un terme doux – qui montrera tous les enjeux qu'on a vécus. Nulle difficulté à imaginer les pérégrinations du personnage dans cet album non réalisé. Broussaille pourrait y mobiliser ses voisins, organiser des manifestations, bloquer les engins de chantier pour sauver les immeubles, ou encore occuper la petite gare pour la faire vivre de projets culturels éphémères. L'intrigue pourrait aussi le montrer dans l'incapacité de se reloger, manquant de moyens face à la flambée des loyers entraînée par... l'arrivée des institutions européennes à Bruxelles. Rappelant à Frank Pé ce projet – et la vive impatience suscitée en nous -, l'auteur répond en septembre 2018 un sobre: Ha oui, c'est vrai. Nous n'en apprendrons pas davantage... Si un jour Broussaille contre le Caprice des Dieux venait à exister, il serait le troisième album à avoir intégralement comme décor le guartier Léopold qui, cette fois, en serait également le sujet. En rêver et le fantasmer sont en tous les cas autorisés!

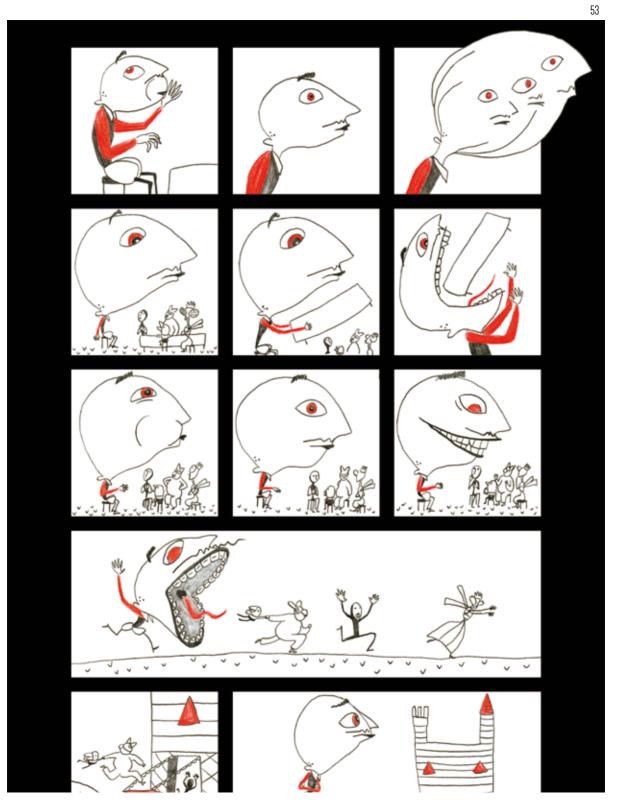
> Les habitants tentent de résister, Frank est parmi eux.

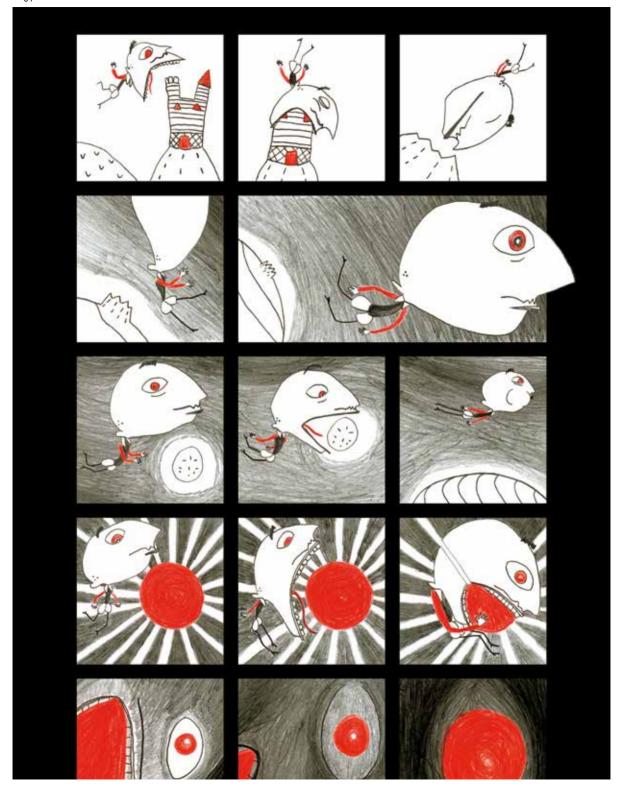
## f. f Le Mercœur : J'en veux plus encore!

www.fflemercoeur.tumblr.com







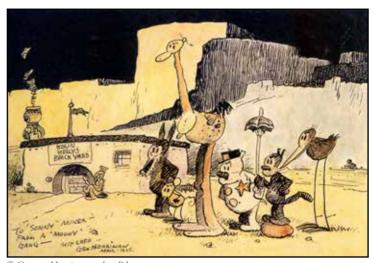


# Krazy Kat L'humour et la démocratie

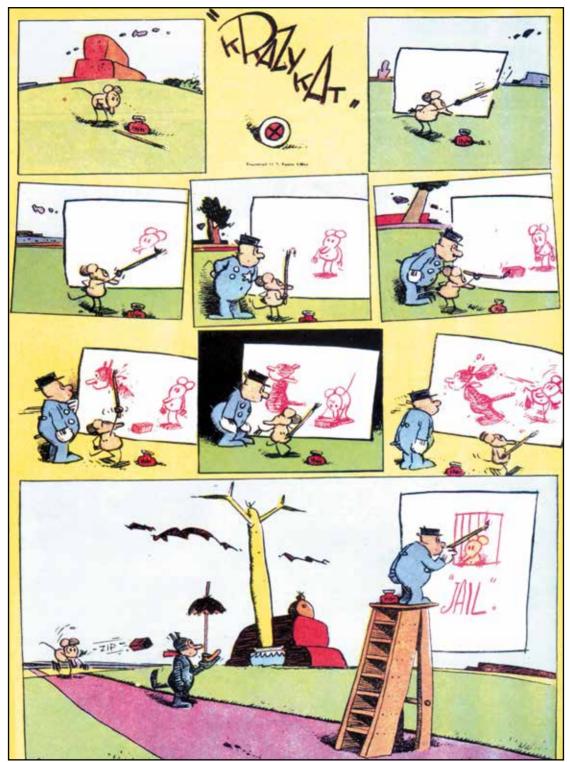
Juin 1910. George Herriman est dans les funny pictures depuis une douzaine d'années déjà. Il est l'auteur d'une quantité phénoménale de comics éphémères (certains ont remporté un énorme succès populaire), parus dans les journaux américains, particulièrement dans ceux du magnat William Randolph Hearst. Pour le vaisseau amiral de ce dernier, le New York Journal, Herriman produit « The Dingbat Family », bientôt « The Family Upstairs », où il rompt avec les trop conventionnelles querelles conjugales propres au genre, privilégie les situations bizarres, bouleverse les codes de la BD. Très vite, quelques animaux placés en prime, un chat, un chien et une souris attirent particulièrement l'attention. C'est que la souris lance une bille à la tête du chat qui n'en revient pas... et que d'autres projectiles vont suivre. À l'automne, le chat, qui en a pris trois mois durant, dépose un baiser sur le front de la souris endormie. « J'ai rêvé qu'un ange m'embrassait », dit-elle à son réveil. En 1913, Hearst enchanté signifie à leur créateur que le trio animalier a désormais droit à un strip indépendant.

Krazy Kat permet à Herriman de développer une rhétorique verbale d'exception. Tout passe à la moulinette de la dysorthographie et de la permutation : chansons traditionnelles ou en vogue, proverbes, citations d'auteurs de toutes les époques (Shakespeare, Cervantès, Lewis Carroll, Dickens). Le langage, lapidaire au début, s'étoffe, se complexifie avec l'augmentation du nombre de protagonistes. Herriman utilise au moins dix langues : le français, le créole, l'irlandais, le yiddish, l'espagnol (mexicain), un soupcon d'allemand, l'italien, le choctaw, le navaio, et bien sûr l'américain... écrit « fonétikement ». Si les premiers strips s'apparentent à la tradition du slapstick. la bande évolue très vite vers l'étrange et le surréalisme en raison des rapports curieux entre les protagonistes : le chien policier Offisa Pupp protégeant et aimant secrètement le chat Krazy, qui ne songe qu'au souriceau Ignatz Mouse, qui de son côté ne rate aucune occasion de lui balancer une brique à la tête, preuve d'hostilité manifeste dans laquelle Krazy s'obstine à voir un geste sublime de passion.

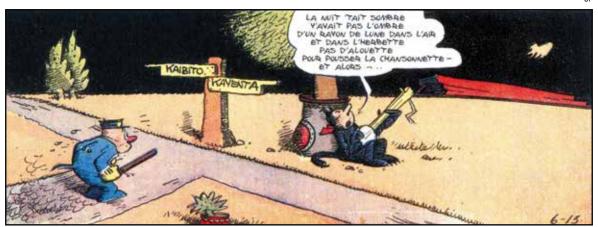
#### Chansons et proverbes



© George Herriman - Les Rêveurs.



© George Herriman - Les Rêveurs.



© George Herriman - Les Rêveurs.

En l'occurrence, le paysage ne saurait être réduit à une fonction purement décorative, c'est celui du comté de Coconino, où Herriman a beaucoup séjourné, dont il a exploré les moindres recoins, qu'il a doté d'une dimension onirique tout en montrant de façon quasi documentaire des merveilles comme le Rainbow Bridge – le plus grand pont naturel du monde, dans le sud de l'Utah, et les Hopi Buttes, bouchons volcaniques, dans le nord-est de l'Arizona.

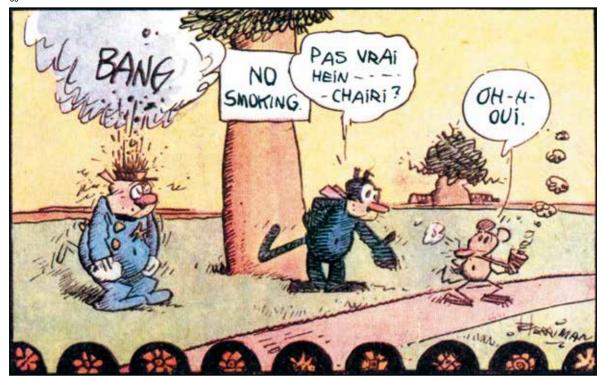
En variant la composition des planches et la surface des vignettes, en mettant sur le même plan le support (le papier), la matière (l'encre), les conventions graphiques et le contenu, l'histoire, il pousse à l'extrême ce que Winsor McCay avait expérimenté avec Little Nemo. Après lui, la BD n'aura pratiquement plus rien à inventer. Avec ses fulgurances novatrices visionnaires, ses changements de décor et de perspective d'une case à l'autre, la BD Krazy Kat est après la Grande Guerre parfaitement en phase avec une époque avide d'expérimentations artistiques, se voit célébrée sans réserve par le magazine trendy Vanity Fair (celui où Dorothy Parker et Robert Benchley font régner l'esprit du nonsense) et trouve des fans irréductibles chez les grands poètes modernistes américains, E.E. Cummings en tête (sa poésie est très inspirée par Krazy Kat, dont il parle beaucoup dans sa correspondance: Indignes paquets d'expression, Mercure de France, 1975). La série connaît très vite la première de ses adaptations cinématographiques (19 courts métrages d'animation en 1916 et 1917), et en 1926 elle fera l'objet d'un jazz ballet-pantomime de John Alden Carpenter qui ne passera pas inaperçu. L'industrie du jouet ne sera pas en reste non plus, au point qu'il ne sera pas rare de relever la présence de poupées Krazy ou Ignatz dans nombre de productions hollywoodiennes grand public.

BD en perpétuelle réinvention, Krazy Kat est une aventure linguistique et philosophique truffée d'allégories verbales et visuelles qui plonge ses racines dans la fable ; « fable renversée » selon Marc Voline : « Un renversement qui va se poursuivre avec celui de toutes les morales, valeurs et certitudes véhiculées par la fable et ses avatars (...) systématiquement questionnés par un Krazy oscillant entre l'irréductible Candide et un Socrate des premiers temps, exaspérant Ignatz et déclenchant le jet de briques. »

Le futur réalisateur Frank Capra s'inquiète : Krazy est mâle ou femelle ? Réponse d'Herriman : « Je ne sais pas. J'ai joué avec cette idée autrefois (...) Le Kat peut être il ou elle. Le Kat est un lutin – un farfadet – libre de mettre son grain de sel dans tout. »

Selon Cummings, Krazy est « une créature humblement poétique, gentiment clownesque, suprêmement innocente et d'une tendresse sans limites qui n'est jamais aussi heureuse que lorsque Souris Égoïste, déjouant Chien Altruiste, lui lance une brique à la tête. Chien hait Souris et adore Chat, Souris méprise Chat et hait Chien, Chat ne hait personne et aime Souris ».

#### Vers l'étrange et le surréalisme.



## Une aventure linguistique et philosophique.

Pour Offissa Pupp, Krazy est « l'incarnation admirablement impuissante de la sainteté ». Pour Ignatz, elle est « la personnification bizarrement indestructible de l'idiotie ». Krazy n'est pas à plaindre, mais bien Offissa, « imbécile obstinément idolâtre », et surtout Ignatz, dont la malveillance radicale est à tous les coups transformée en acte de bienfaisance. La joie de Krazy vient par Ignatz via Offissa Pupp, la brique est génératrice de félicité.

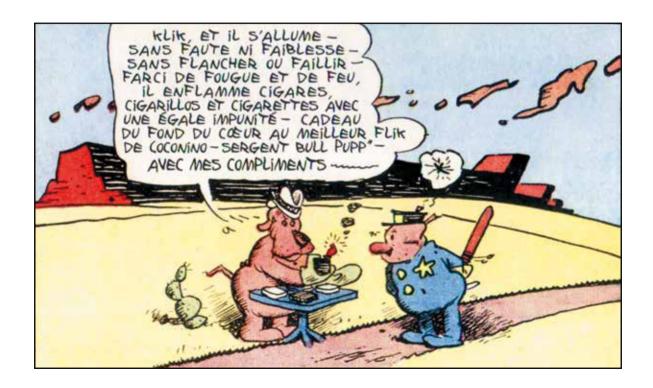
Si on était dans une série portée sur la rationalité, Krazy serait une créature idiote, impuissante, mais nous sommes dans l'univers du nonsense, dès lors Krazy est « un phénomène triomphant, pour ainsi dire invincible ». Il ne s'agit en l'occurrence pas plus de la victoire de l'esprit sur la matière que de son contraire, il s'agit de sagesse. L'ignorante sagesse de Krazy fleurit dans chaque épisode; Cummings appelle ça « un météorique mélodrame burlesque ». Pour Krazy, Ignatz et Offissa jouent ensemble un même jeu qui leur plaît souverainement. C'est contre le « Tu ne joueras point » de la mentalité puritaine et rien que pour cela, instinctivement, Krazy approuve. Le poète enfonce le clou : « La démocratie n'est pas le mythe ultraprogressiste d'un monde superbienveillant, la démocratie est une lutte entre la société (Offissa Pupp) et l'individu (Ignatz Mouse) à propos d'un idéal (Krazy Kat) ». Ainsi, I'œuvre maîtresse d'Herriman tourne autour d'une démocratie rêvée.

Dès les années 1930, le grand public versatile, amateur de gags et d'histoires simplistes, s'est détourné de *Krazy Kat*. Au début des années 1940, accro aux récits guerriers hyperréalistes, il va exiger son éviction des journaux alors qu'il trouve de nouveaux fans dans la génération montante : ainsi, le jeune Stan Lee, futur créateur de *Spider-Man*. On ne possède aucune preuve que Hearst aurait imposé qu'il continue à être publié coûte que coûte, mais c'est un fait, il y a des journaux qui persistent à le publier.

Malgré la maladie qui le mine, Herriman n'abandonne pas Krazy Kat. Vers la fin, il congédie les seconds rôles pour se concentrer sur ses personnages principaux, récit et dessin réduits à l'essentiel, retour à la case départ avant le Grand Départ. Le lundi 24 avril 1944, il tombe soudain dans un coma hépatique et meurt le lendemain, à l'âge de 63 ans. Contrairement à ce qui se passe ordinairement en BD aux States, la série ne sera reprise par personne : « Aucun autre cartoonist ne peut poursuivre ce strip, tant l'humour de Herriman était unique. » Disney lui rend hommage: « Un des pionniers dans le domaine du cartoon, ses contributions y furent si nombreuses qu'elles pourraient bien ne jamais être évaluées. Son style unique de dessin et son étonnante galerie de personnages ont non seulement apporté un nouveau type d'humour au public américain mais fait de lui une source d'inspiration pour des milliers d'artistes. » En effet, ses idées graphiques et narratives ont servi – et serviront – à quantité de créateurs par la suite. « Sans Herriman, il n'y aurait pas eu de Mickey Mouse », insiste le créateur de Popeve, Elsie Segar.

## Un météorique mélodrame burlesque.

Krazv Kat n'a fait l'obiet d'aucun recueil du vivant d'Herriman. En 1946, Cummings publie un choix de 310 strips avec une préface fameuse. L'ouvrage est déterminant pour Charles Schulz et Walt Kelly, le premier rejouera volontiers des gags de Krazy Kat dans Peanuts, le second ne ratera pas une occasion de le saluer dans sa série Pogo. Dans les années 1960-70, Krazy Kat est un totem de la culture underground. Pas seulement parmi les professionnels ès cartoons et comics, les Jules Feiffer, Harvey Kurtzman, Denis Kitchen et autres Bobby London. Les écrivains Pete Hamill, LeRoy Jones et Ishmael Reed lui vouent un culte. Jack Kerouac en fait un ancêtre Beat, Nabokov l'évoque dans Feu Pâle. En 1968. l'auteur et collectionneur Bill Blackbeard entame une recherche systématique dans les journaux qui ont publié Herriman.





#### Totem de l'underground.

En 2008, Fantagraphics Books commence la publication de ces trésors retrouvés. En 2012. les éditions françaises Les Rêveurs en donnent quatre tomes d'envergure dans une traductionrecréation magistrale de Marc Voline. En 2018, cerise sur le gâteau, Voline et Les Rêveurs sortent l'indispensable biographie George Herriman – Une vie en noir et blanc de Michael Tisserand. Ce dernier revient sur la créolité cachée du cartoonist, qui fuyait les feux de la publicité autant par modestie naturelle que par la hantise d'être découvert comme sang mêlé, et donc déchu, chassé d'une société créatrice amicale et sécurisante (il faudrait relire Krazy Kat à la lumière des lynchages de Noirs dans les années 1910).

Le sujet de l'oppression raciale dans la société américaine traverse tout : qu'il arrive à Krazy le chat noir de devenir blanc et à Ignatz le souriceau blanc de devenir noir n'est pas fortuit. Dans cette série apparemment non engagée, la question de l'identité et celle du statut social reviennent sans cesse. Comme son collègue fabuliste La Fontaine, Herriman ne combat pas frontalement, il propose – en citant, l'air de rien, réformateurs et utopistes.

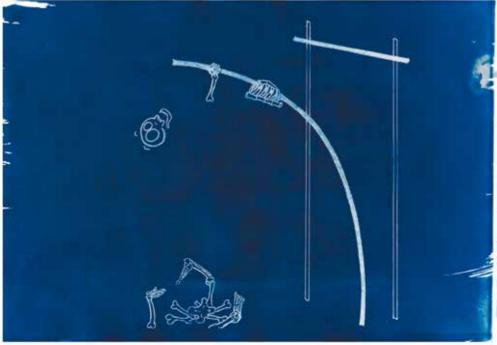
#### Les dangers de la publicité.

## Mario Lancini : Poésie et Sarcasme

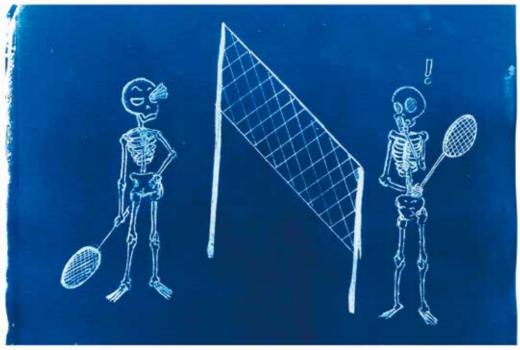
Instagram: @ml\_skuletton

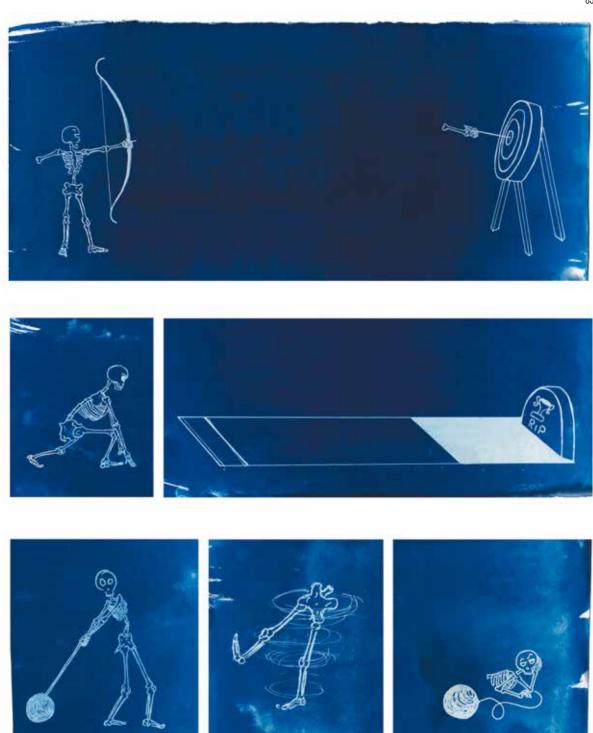














© Pluie Acide - Climat (publié le 22 décembre 2018) | garentemorgan.blogspot.fr

## SOUTENEZ LA JEUNE CRÉATION ABONNEZ-VOUS!

Abonnement annuel, 4 numéros: 38 € | Union européenne: 50 € à virer sur le compte BE23 0013 5255 7791 de Ti Malis asbl (BIC: GEBABEBB) avec la mention « ABO 64 ».

Pour confirmer votre(vos) abonnement(s) merci de nous envoyer un e-mail à l'adresse: abo.64page@gmail.com

Ceci nous permettra de confirmer votre abonnement et de vous faire parvenir des informations exclusives, réservées à nos seuls abonnés.

#### 64\_page #14\_1/2019\_9,50 €

Contact: 64page.revuebd@gmail.com - www.64page.com

Collectif de rédaction: Angela Verdejo, Marianne Pierre, Lucie Cauwe, Karin Welschen, Erik Deneyer, Daniel Fano, Remedium, Gérald Hanotiaux, Philippe Decloux (coordination éditoriale), Cécile Bertrand, Mathilde Brosset, Vincent Baudoux, Dake25, Juliette Favre, Matthias Decloux, Philippe Cenci, Hyuna Kang, Antonio Cossu, Olivier Grenson.

Conception de la maquette: Yacine Saïdi.

Graphisme: Karine Dorcéan.

Illustrations de couverture: © Anne Brouillard – Éditions Esperluète.

Quatre de couverture de haut en bas: © Anne Brouillard | © Lorenzo Mattotti |

© George Herriman.

Illustration rabat quatre de couverture: ©Les Frappier.

Illustrations additionnelles: p. 1 © Quentin Heroger | p. 64 © Pluie Acide.

Éditeur responsable: Robert Nahum. Une publication de Ti Malis asbl.

#### REJOIGNEZ-NOUS SUR NOS RÉSEAUX:

f www.facebook.com/64page

oww.instagram.com/64\_page

ttps://twitter.com/revue64page

www.64page.com

## CARTOONS ACADÉMIE (égile bertrand

Denjeur les jeunes!

Je vous invite à mon
académie du

Carten /

SOCIÉTÉ
CULTURE
SPORT
FÉMINISME
ENVIRONNEMENT
RELIGION
INTERNATIONAL
ARTS
SCIENCES
HUMOUR

Chaque semaine, envoie ton cartoon à **Cécile** sur l'adresse <u>64page.cartoons@gmail.com</u>.
Reçois ses conseils et remarques.

Publication chaque samedi des meilleurs cartoons sur **www.64page.com** et en album en fin d'année.

Infos pratiques sur www.64page.com

#### Sommaire du #16

L'auteur: Alejandro Jodorowsky La découverte: Alexis Nesme

Le patrimoine: Jijé

#### Alejandro Jodorowsky



Alexis Nesme



Jijé

